

LE GABON

UN MONDE PERDU

Mémoire d'un jeune pasteur alsacien qui a pérégriné au fin fond de l'Afrique équatoriale française, ce carnet de voyage en images dresse le tableau d'un monde en train de disparaître.

Imaginez, ne serait-ce qu'une poignée de secondes, le choc ressenti par un tout jeune pasteur alsacien débarquant, à la veille de la Première Guerre mondiale, au fin fond de l'Afrique équatoriale française. «La tombe de l'homme blanc», tel est alors le surnom dont on affuble le lointain Gabon, terre de rivières et de forêts opaques. Et pourtant, porté par sa foi et son enthousiasme, le jeune Fernand Grébert va non seulement venir en aide aux indigènes (que la propagande coloniale désignait alors comme de monstrueux cannibales), mais aussi s'intéresser, de l'intérieur, à leurs usages et coutumes qu'il observe au cours de ses innombrables voyages à pied ou en pirogue. Le résultat ? Une masse d'informations et de notes glanées au cours de cette longue odyssée africaine de près de vingt ans (qui le mène d'abord à Lambaréné, dans la célèbre mission du docteur Albert Schweitzer, puis à Talalouga, sur une île en amont du fleuve), et, surtout, admirables de poésie et de fraîcheur, quelque 1500 dessins réalisés à la gouache, à la plume ou au crayon. Rien ne manque à ce carnet de voyage en images : de la faune à la flore en passant par les instruments de musique, les modes capillaires, les rituels interdits et même les jeux, c'est toute une civilisation qui se donne à voir dans ces planches où le document ethnographique soutient une vision idyllique du monde africain. Car, au-delà de la séduction visuelle, c'est aussi, et surtout, le tableau d'un monde en train de disparaître qui est ici transcrit par Fernand Grébert : celui des Fang ou Pahouins bientôt contaminés par les effets pervers de la colonisation européenne...

BÉRÉNICE GEOFFROY-SCHNEITER

«Le Gabon de Fernand Grébert, 1913-1932», coédité par le musée d'Ethnographie de Genève et les Éditions D, 360 p., 300 planches couleur, 58 €.

MAX PAM

AU TIBET

Direction le mont Kailash, site sacré du Tibet occidental, avec pour guide le photographe australien Max Pam. Une aventure photographique et manuscrite, spirituelle et physique.

Max Pam, immense photographe australien, nous a souvent embarqués dans des road-movies de l'image sidérants et efficaces. Comme Henri Cartier-Bresson ou Robert Frank, ses aînés, qui documentèrent le monde en tenant journal, ou Bernard Plossu – même génération, mais autres routes – ces voyageurs-photographes ont besoin, pour témoigner, de s'immerger dans des communautés inconnues, d'y passer du temps, d'y tisser des relations, d'en rapporter l'atmosphère. *Going East* (éd. Marval, 1991) et *Indian Ocean Journals* (éd. Steidl, 2000), les deux précédents livres, nous avaient émerveillés avec leurs clichés (dé)cadrés serrés... Cette fois, pas question de papier à lettres à en-tête romantiques des hôtels exotiques de Zanzibar ou Dar Es Salaam. Max Pam voyage seul. Escalade le site sacré du mont Kailash culminant au Tibet occidental. Tente une expérience physique et mentale. C'est la saison des moussons d'été. Les gypaètes barbus tournoient dans le ciel. Les yacks deviennent hystériques. Le vent donne l'impression de sortir du «congélateur de l'enfer». «Habitué des Himalayas», le photographe se mêle aux pèlerins qui se prosternent, les fixe tels qu'ils sont. Distribue des images du Dalai Lama, photographie le mont Kailash comme «un cornet de glace géant à l'horizon». Chemin faisant, il ingurgite des pilules contre le mal des montagnes, subit, lorsque la pente se fait verticale, une sorte de vertige à l'envers... Ce petit carnet de bord est particulier. Il transpire l'expérience physique, épouse, un pied après l'autre, le rythme d'un corps en proie à l'aventure spirituelle du pèlerinage, fût-il celui d'un photographe rompu à bien des aventures. On pense à ce que vécut par l'image un autre photographe, Emanuel Bovet, parti, lui, pour Compostelle.

MAGALI JAUFFRET

«Tibet, Kailash», par Max Pam, coéd. Les Imaginayres et le Centre atlantique de la photographie, 72 p., 24 €.



VENISE AQUARELLÉE

Le XIX^e siècle a aimé voyager, la peinture, prendre le large tous les horizons. Venise resplendissante vers 1830, à l'époque de Musset, n'était pas encore la mélancolie fin-de-siècle. À l'ennuyeux comme Canaletto, comparait, Joyant fut le mec de la ville aux mille ponts... Et, toi, c'est en aquarelliste qu'il te faut ses vues piquantes de la cité le premier depuis longtemps hommage.

«Sur la route de Venise», par Jules-Chappey (dir), éd. Somogy, 256 p.